



Sommaire

[Nos activitésp.2](#)

[Le temple de Serabit el Khadim et le](#)

[Sinai égyptienp.6](#)

[De l'usage du bois : les prouesses](#)

[égyptiennes méconnuesp.9](#)

[Marcelle Baudp.12](#)

ASSOCIATION ALSACIENNE D'ÉGYPTOLOGIE

LETTRE N° 58 - OCTOBRE 2022

Chers amis,

Le premier semestre 2022 s'est avéré un galop d'essai pour un remaniement de nos pratiques. La période post covid nous a laissés dans l'expectative. Force a été de constater qu'il fallait définir de nouvelles stratégies en adéquation avec les desiderata des membres. Comme je le mentionnais en octobre 2021, les conférences du mardi soir se sont avérées parfaitement inadaptées notamment en automne et en hiver où les sorties nocturnes ne sont pas très prisées. L'option de déplacer ces événements en matinée, les samedis matin, dans un restaurant, a permis d'allier le culturel aux plaisirs de la bouche. Initiative plébiscitée par la grande majorité des adhérents. Quelques objections tout de même car nous ne pourrions jamais faire l'unanimité mais répondre aux désirs du plus grand nombre est déjà une satisfaction en soit.

Tel le phénix qui renaît de ses cendres, notre journée de l'égyptologie sur le thème *L'expression du pouvoir en Égypte pharaonique du pré-dynastique aux périodes tardives* est programmée pour le samedi 15 avril 2023. L'ensemble des partenaires et des intervenants sera de la partie. C'est un événement d'importance pour notre association; espérons qu'il pourra voir le jour effaçant de ce fait notre déconvenue du 28 mars 2020. Réservez cette date et venez partager avec nous ce grand moment d'égyptologie.

Le Moyen Empire est au programme des cours de civilisation de 2022 - 2023, période faste pour l'Égypte et le pouvoir pharaonique. Cependant, le cycle 2021 - 2022 consacré à la première période intermédiaire, peu connue, négligée par le grand public, a retrouvé ses lettres de noblesse à nos yeux grâce au travail de recherches de Livia Méneghetti.

Octobre 2022 : Kemet nous voilà, sauf pandémie, guerre, attaque nucléaire, bref le tableau des réjouissances n'est pas exhaustif !!! Mais on va croire en notre bonne étoile. Et puis, nous avons aussi pensé à nos membres qui n'ont jamais eu l'occasion de découvrir la Terre Noire. Nous proposerons du 15 au 24 mars 2023 un voyage découverte avec au programme les sites emblématiques bien connus. M. Jean-Pierre Pätznick, docteur en égyptologie sera votre guide.

Je vous dis donc à bientôt,

La présidente
Réjane Roderich

LA VIE DE L'ASSOCIATION

TOUTES LES ACTIVITÉS SONT ÉGALEMENT PRÉSENTÉES
SUR LE SITE <http://www.egyptostras2.fr>

CONFÉRENCES A VENIR

Les conférences se déroulent en 2022 - 2023 dans une salle du restaurant à l'*Ancienne Douane* à Strasbourg à partir de 10^h30, suivies d'un déjeuner (sauf confinement).



Le samedi 11 février 2023
Les anciens Égyptiens face à leurs
mythes : religion et spiritualité au
pays de pharaon
Par M. Simon Thuault,
docteur en égyptologie

SÉMINAIRES

Le samedi 21 janvier 2023
Les grands prêtres de Ptah à Memphis
(suite de la conférence du 15 octobre)
Par M. Filippo Mi,
Docteur de l'université
de Strasbourg



Le samedi 4 mars 2023
Mythe archaïque, mythe osirien
Par M. Bernard Mathieu,
maître de conférences
à l'université Paul Valéry de Montpellier

LE SAMEDI 15 AVRIL 2023
**JOURNÉE DE L'ÉGYPTOLOGIE À LA BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE UNIVERSITAIRE DE STRASBOURG :**
**LA MANIFESTATION DU POUVOIR EN ÉGYPTE ANCIENNE
DU PRÉ-DYNASTIQUE AUX ÉPOQUES TARDIVES**

Sommaire

EN 2022

Le 5 mars 2022

Visite d'une exposition temporaire à l'*Antikenmuseum de Bâle*
Bestial! Animaux et créatures hybrides dans l'Antiquité

(photos M. Baumann)

Dans toutes les cultures anciennes de la région méditerranéenne, les animaux sont autant un moyen de subsistance qu'une métaphore du danger. Ils sont sources de viande, de lait, de laine ou utilisés comme main-d'oeuvre et moyens de transport. Parallèlement, le monde animal constitue une menace souvent située dans la sphère du divin afin de la rendre plus explicable et dont l'humain doit se protéger. La réflexion spirituelle sur les animaux, leurs traits de caractères observés ou soupçonnés, leur puissance et leur force aboutit finalement à la création de créatures hybrides qui façonnent de manière décisive l'iconographie de l'Antiquité. C'est ce que veut montrer cette exposition.



Thésée et le minotaure
Argile - Athènes vers 540 av.J.C.



Relief d'un temple de Sélimonte:
Athéna, Persée et la Gorgone
Médus (fragment - plâtre).



Une sphynge

A l'issue du déjeuner, visite de l'exposition permanente des antiquités égyptiennes
Celles-ci bénéficient d'une nouvelle muséographie.



Stèle funéraire de Tukaa - Calcaire
18^{ème} dynastie 1390-1353 av.J.C.



Un roi remet symbolique-
ment une parcelle de terre
(représentée par le hiéro-
glyphe terre dans la main
du roi) au dieu Thot et à
son épouse Nehemtaouy.
Calcaire - Époque
ptolémaïque

Sommaire

Du 20 avril au 25 mai 2022

**Sur la piste de Thèbes : un siècle et demi de recherches
strasbourgeoises dans une capitale de l'Égypte ancienne**

Exposition temporaire à la MISHA initiée par Cassandra Hartenheim (doctorante)

Une conférence de M. le professeur Claude Traunecker a ouvert cet événement. L'axe central de cette communication portait sur l'historique de la chaire d'égyptologie de Strasbourg créée en 1872. Les titulaires allemands des XIX^{ème} et XX^{ème} siècle ont contribué à développer et à enrichir la collection universitaire. Pierre Montet, premier titulaire de cette chaire après le retour de l'Alsace à la France eut à cœur de continuer la tradition patrimoniale inaugurée par ses prédécesseurs allemands.

Cette exposition présentait également les fouilles entreprises depuis quelques années, sur la rive ouest de Thèbes par l'équipe de M. Frédéric Colin, directeur de l'institut d'égyptologie et de papyrologie de l'université de Strasbourg.

Ci-après quelques photos (Bernard Goerig) des vitrines de l'exposition.



Vases canopes à tête de Kebehsenouef,
Hâpy, Douamoutef et Imset (3^e PPI)



Fragments d'enveloppes de momie (3^e PPI)

28 mai 2022

Déplacement dans la capitale pour visite de deux expositions temporaires

En matinée, *l'aventure Champollion, dans le secret des hiéroglyphes* dans le cadre du bicentenaire de la découverte de la compréhension de l'écriture sacrée *mdw nṯr* dans la langue de Ramsès, à la Bibliothèque nationale de France.

La question du déchiffrement - et pas uniquement celui des hiéroglyphes égyptiens - est universelle. L'exposition montre l'actualité de la démarche du savant et son influence jusqu'à nos jours. Elle met en lumière non seulement le père de l'égyptologie mais aussi l'homme que fut Champollion, son ardeur, son immense curiosité, son tempérament, comme ses qualités littéraires. L'exposition établit des ponts avec la recherche actuelle menée sur les langues oubliées et avec des œuvres contemporaines conservées à la bibliothèque nationale de France. Elle conserve dans ses collections 88 volumes de notes et de dessins de la main de Champollion qui œuvra à faire connaître la grandeur de cette Égypte tant admirée.

Sommaire



Différentes graphies
du nom de Ramsès



Ostracon de Deir el-Médineh (collection musée
de Turin) figurant le bélier du dieu Amon

Le parcours de l'exposition se divise en trois sections :

La première interroge l'énigme des hiéroglyphes et la conquête de l'écriture. Lorsque Champollion entreprend son étude des hiéroglyphes, leur compréhension est perdue depuis plus de 1500 ans. S'appuyant sur des documents multilingues associant, telle la célèbre Pierre de Rosette plusieurs langues pour un même texte, Champollion traduit, croise, compare et copie inlassablement des textes hiéroglyphiques afin de parvenir à établir une sorte de grammaire et de dictionnaire. Son but ultime est d'interpréter le sens des textes et de rendre vie à la civilisation qui les a produits.

La deuxième partie de l'exposition fait la lumière sur le processus de quête des textes, en s'intéressant au travail de terrain, à la collecte des écritures et des langues. Ainsi, le dessin, tel que le pratiquait Champollion, mais également la photographie, et aujourd'hui les techniques numériques apparaissent-ils au fil du parcours comme des outils indissociables de la découverte de langues méconnues.

Pour finir, l'exposition remet en perspective les enjeux de la transmission du savoir. La connaissance du système hiéroglyphique se diffuse à partir du XIX^{ème} siècle par l'ensei-

Sommaire

gnement, les musées, l'imprégnation dans l'imaginaire collectif ou encore les arts. Autant de voies de diffusion qui illustrent l'importance d'une transmission à laquelle Champollion lui-même fut particulièrement attaché.

Guillemette Andreu-Lanoë, directrice honoraire du département des Antiquités égyptiennes du Musée du Louvre

En après-midi, un petit rappel historique : **visite de l'exposition temporaire «Pharaon des Deux Terres – L'épopée africaine des rois de Napata»** au Louvre, commentée avec brio par Bénédicte Lhoyer, docteur en égyptologie.

Un petit rappel historique : nous sommes au VIII^{ème} siècle avant J.C. en Nubie, au sein d'un royaume s'organisant autour de sa capitale Napata. Aux alentours de 730 avant



J.C. Piankhi, souverain de ce royaume, entreprend de conquérir l'Égypte et inaugure la dynastie des pharaons kouchites. Une dynastie qui a traversé le temps, puisque pendant plus de 50 ans, ses successeurs ont régné sur un royaume

s'étendant de la Méditerranée jusqu'au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu. Et c'est ici qu'entre en scène Taharqua, pharaon des Deux Terres, connu également sous les noms de Oaikhau (son nom d'Horus) et de Nefertemhourê (Néfertoum protège Rê) son nom de roi.

L'exposition met en lumière le rôle de premier plan de ce vaste royaume, situé dans ce qui est aujourd'hui le nord du Soudan. Elle est en lien avec la mission archéologique du musée du Louvre au Soudan qui, pendant 10 ans, a concentré ses recherches sur le site et les poursuit aujourd'hui, à El-Hassa, 30 km plus au nord et non loin des pyramides de Méroé.



LE TEMPLE DE SÉRABIT EL-KHADIM ET LA PRÉSENCE ÉGYPTIENNE AU SUD DU SINAI

Compte rendu de la conférence du 22 janvier 2022 par Maryvonne Chartier-Raymond

Résumé : Le Sinaï a été le lieu de contact des Égyptiens avec le Levant dès la préhistoire. Cette connaissance de la région a permis à l'administration égyptienne d'envoyer des expéditions vers les mines de cuivre et de turquoise au Sud Sinaï avant l'Ancien Empire. Les premières mines exploitées sont celles de Maghara, puis sous le règne de Sésostris Ier au Moyen Empire les expéditions minières se déplacèrent vers le plateau de Sérabit el-Khadim. Les habitats, les structures de travail et les exploitations minières révèlent une organisation complexe. Un temple dédié à la déesse Hathor, dame de la turquoise fut construit et agrandi au fur et à mesure des passages des expéditions. De nombreuses stèles dressées décrivent les détails de leur passage et nous donnent un aperçu remarquable de leur vie (photos Maryvonne Chartier-Raymond).

Les Égyptiens, bien établis dans la si généreuse vallée du Nil et entourés de déserts à l'orient et à l'occident, n'étaient pas moins curieux du monde environnant qui comblait leurs besoins en particulier pour les pierres de construction. Mais les prospecteurs, si nous pouvons employer ce terme, ont poussé leurs recherches bien plus loin. Ainsi, l'ouadi Hammamat reliant

la région de la grande boucle du Nil au nord de Louqsor à Qoseir sur la mer Rouge, a été l'objet de leur attention pour l'or que l'on peut y trouver mais aussi, dès la période pré- et proto-dynastique pour la pierre de Bekhen (*grauwacke*, sorte de schiste).

C'est à proximité, à Nekhen-HiéraKonpolis (fondée à l'époque pré-dynastique) qu'a été découvert tout un lot d'objets en grauwacke dont la magnifique palette du roi Narmer, de l'époque thinite (vers 3185 à 3125 avant notre ère).

Des travaux récents de l'université de Paris-Sorbonne, ont permis de découvrir trois sites particulièrement intéressants sur la côte occidentale du golfe de Suez. Ayn Soukhna, est le site le plus septentrional, au fond du Golfe de Suez. Le deuxième est celui d'ouadi al-Jarf (IV^e dynastie) que l'on pouvait atteindre de Memphis. Il est situé à la latitude du port d'el-Markha sur la côte du Sinaï et de la zone minière de Maghara et de Sérabit el-Khadim. On peut l'atteindre d'Héracléopolis par l'ouadi Araba. C'est un ensemble portuaire et un site avec des galeries abritant les bateaux démontés pendant l'absence des Égyptiens entre les expéditions, des ateliers de potiers et des entrepôts de grandes jarres de stockage. Mersa Gaouasis, le troisième site, le plus méridional, au nord de Qoseir et du débouché du ouadi Hammamat est peut-être orienté vers le pays de Pount. Ces trois ports et en particulier celui du ouadi al-Jarf sont les témoignages de l'activité maritime de l'Égypte depuis les premières dynasties, et en particulier des activités liées au Sinaï : transport des équipes et leur équipement, nourriture, eau, minerai de cuivre et turquoise vers les mines et en provenant.

Sur l'autre rive du golfe de Suez, la prospection et l'exploitation minière ont commencé dès les premières dynasties. En effet, le Sinaï est un grand lieu de passage et de contact depuis le début de l'histoire égyptienne. La plaine d'El-Markha, avec son port, est le lieu d'arrivée et de traversée des équipes de mineurs avant de parcourir les ouadis conduisant aux « Terrasses de la turquoise » comme les anciens Égyptiens dénommaient les sites miniers situés à une trentaine de kilomètres de la côte.

Le complexe méridional : Maghara



Une mine de turquoise



La région minière du Sinaï (dessin Claude Traunecker)

On atteint le site de Maghara en empruntant, au sud de la plaine de Markha, l'ouadi Sidra, puis l'ouadi Qenayia. Les anciens Égyptiens y ont commencé l'exploitation de la turquoise dès la 1^{ère} dynastie comme une inscription du roi Den en témoigne. Les mines se situent sur le versant ouest de l'ouadi Qenayia. Un promontoire triangulaire à l'est, abrite le village des mineurs qui occupe un ressaut formant terrasse sur trois versants. Un chapelet de petites cellules des mineurs et de bâtiments plus importants face aux mines y est toujours visible. Le centre du promontoire est occupé par un piton en forme

de pyramide triangulaire au sommet plat sur lequel les vestiges d'une structure subsistent. S'agit-il d'un lieu d'observation, d'une structure religieuse ?

Un mur court de part et d'autre de l'ouadi. Sa partie qui coupait le fond de la vallée a disparu. Servait-il à protéger des torrents que les orages peuvent provoquer ou bien d'incursions possibles de populations locales ? Il est à noter que dans les inscriptions rupestres décrivant le personnel des expéditions, gravées à proximité des mines au-dessus de l'ouadi et donc du mur et d'un passage possible, des titres militaires apparaissent. De même, les reliefs montrent le roi, une massue d'une main et de l'autre agrippant un ennemi. Ces scènes de démonstration d'autorité comme la mention de personnel militaire disparaissent dès la VI^e dynastie.

D'autres mines se situent dans les ouadis environnants comme à Oumm Temaïm. Les inscriptions datent des travaux à l'Ancien, Moyen et Nouvel Empire (une inscription mentionne Thoutmosis III et Hatchepsout).

À une vingtaine de kilomètres plus au nord, la région de Sérabit el-Khadim a peu à peu supplanté Maghara en offrant la possibilité de trouver non seulement de la turquoise mais également du minerai de cuivre comme à Bir Nasb et au ouadi Kharig.

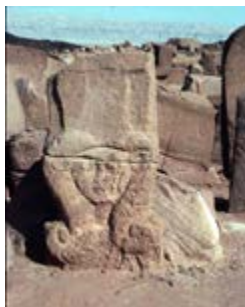
Le plateau de Sérabit

On atteint la région minière de Sérabit au nord de la plaine côtière de Markha par le Seh Baba puis l'ouadi Bâbâ. Deux ouadis y débouchent : l'ouadi Kharig et l'ouadi Naseb.

L'ouadi el-Kharig est un site d'exploitation du cuivre. Comme à Maghara, le village des mineurs protégé par un mur est situé sur un promontoire dominant les mines. Une inscription de Sahouré et une stèle de Sésostris I^{er} le date de l'Ancien et du Moyen Empire.

Au ouadi Naseb où se trouve un puits, s'étalent des fours et un énorme tas de scories dans lequel on peut apercevoir des bâtiments. Deux inscriptions ramessides ont été gravées sur une paroi de la vallée. De là, on peut se diriger vers l'est vers le col d'Oumm Kebeïda où se trouve une inscription d'Amenemhat III ainsi que des signes protosinaïtiques. Dans la montée quelques installations ont été aménagées. Passé le col, on redescend vers l'ouadi Bala d'où l'on peut rejoindre au nord l'ouadi Oumm Rinna où se trouve un autre centre d'extraction du cuivre et des installations. En continuant vers l'est, par la montée vers Rod el-Air où ont été gravées une série d'inscriptions et des bateaux, on atteint les hauteurs de Sérabit. De nombreuses mines ont été creusées dans le grès et de multiples installations les accompagnent.

Sur le plateau un temple a été dédié à la déesse Hathor, dame de la turquoise avec deux petites chapelles. Il s'est agrandi au fur et à mesure des expéditions au Moyen et au Nouvel Empire. Un grand nombre de stèles dressées par les chefs des expéditions nous renseignent sur



Hathor dame de la turquoise



Temple de Serabit

leur identité, la date, la taille des équipes.

L'organisation des expéditions

Les expéditions peuvent comprendre plusieurs centaines de participants, main d'œuvre et spécialistes du travail de la turquoise et du cuivre, mais aussi du bon déroulement quotidien du travail. Elles étaient dirigées par de hauts personnages. Leur périodicité était irrégulière selon les règnes et les périodes. Leur organisation complexe, nécessaire à la bonne marche des expéditions, est remarquable.

Les inscriptions et les reliefs nous montrent que des contacts avec les populations locales existaient et que, succédant à la tension et la méfiance de l'Ancien Empire, une coopération s'est avérée nécessaire pour les travaux miniers. La présence d'interprètes le confirme. La représentation d'un personnage dénommée « frère du prince du Retenou » indiquerait même l'importance quasi diplomatique de ces expéditions.

Ces expéditions nous montrent aussi les facultés d'observation, et de transmission des connaissances, techniques, géographiques et géologiques des anciens Égyptiens. L'existence d'un temple et sa taille situent le rôle et l'importance de ces expéditions, non seulement sur le plan économique et politique mais également symbolique et religieux.

M^{me} Maryvonne Chartier-Raymond

DE L'USAGE DU BOIS : LES PROUESSES MÉCONNUES DES CONSTRUCTEURS DE L'ÉGYPTE ANTIQUE

Compte rendu de la conférence du 26 février 2022 de Françoise Laroche-Traunecker - UMR 7044 Archimède

Cet exposé constitue un résumé et un complément de deux articles à paraître sur des éléments en bois remarquables par leurs dimensions : des mâts de plus de 40 m de haut érigés en façade des pylônes et des poutres en bois de 14 m de portée soutenant la couverture d'édifices de Karnak. Le premier article, rédigé en 2015 en collaboration avec Franck Monnier, étudie les mâts, leurs fixations et les manœuvres d'érection. Dans le second article, Claude Traunecker explique pourquoi le kiosque de Tahrqa à Karnak est toujours représenté sans toiture, expose des arguments pour l'existence d'une couverture et j'en propose une restitution. J'ajouterai pour compléter quelques données sur des réalisations en bois de dimensions tout aussi exceptionnelles : les vantaux, ou battants, des portes monumentales qui fermaient les temples et leurs enceintes.

Contrairement aux monuments en pierre, comme les pyramides et les temples, ou aux murs d'enceinte en brique crue ayant résisté aux intempéries dans ce pays où les pluies sont peu fréquentes, les constructions en bois ont en majorité disparu. Soit elles ont été détruites par des incendies, soit remployées dans de nouvelles constructions, soit brûlées dans des fours et des foyers, soit elles ont été complètement enfouies. Dans ce dernier cas, elles peuvent être retrouvées lors de dégagements ou de fouilles. C'est ainsi que des pièces de bois (lits, vantaux de portes *in situ*, poutres tombées sur le sol) ont été mises au jour à Douch (oasis de Kharga), site abandon-



Fig. 1 : mâts devant des pylônes de profil, vantail d'une porte ouverte et porche à colonnes en bois

né probablement à la suite d'une violente tempête de sable ayant enseveli toutes les habitations.

Les édifices en bois sont par ailleurs connus par des maquettes ou des décors pariétaux. Le temple d'Amon à Karnak à la XVIII^e dynastie est représenté dans la tombe de Neferhotep (fig. 1). Ses couleurs bien préservées mettent en valeur les trois principaux éléments qui nous intéressent : les mâts devant des pylônes de profil, le vantail d'une porte en position ouverte et un porche à colonnes entièrement en bois dont la couverture est bombée.

1. Les mâts dressés en façade des pylônes et les arbres importés.

Les traces de destruction par incendies des mâts des pylônes sont fréquemment visibles dans leurs logements verticaux dont les parois en pierre ont éclaté sous l'effet de la chaleur. C'est le cas au 2^e pylône de Karnak, construit sous Horemheb, le plus grand qui ait été entièrement achevé (fig. 2). Il existe de nombreuses représentations de sa façade munie de huit mâts à oriflammes : quatre devant chaque môle. Certains reliefs, comme celui de la cour du temple de Khonsou à Karnak, ont reproduit avec une grande précision le détail des mâts sur lesquels apparaissent de bas en haut des excroissances qui sont le départ de branches coupées. Il s'agit donc de troncs entiers à peine équarris, ou grumes, et non de pièces de bois taillées et assemblées bout à bout (entées) comme on le lit parfois dans des publications. Nous avons évalué leurs dimensions. La section du tronc à la base devait être légèrement inférieure à 1,50 m, diamètre des cavités conservées sur des socles de mâts et dans lesquelles ils reposaient.

Dans l'hypothèse la plus basse où le 2^e pylône ne mesurait que 36 m de haut (fig. 2), avec des troncs de 40 à 41 m de long posés sur des socles d'environ 2 m de haut et prolongés de 2 m par une pointe en électrum, d'au moins 3 m de long, les mâts atteignaient 44 m de haut.

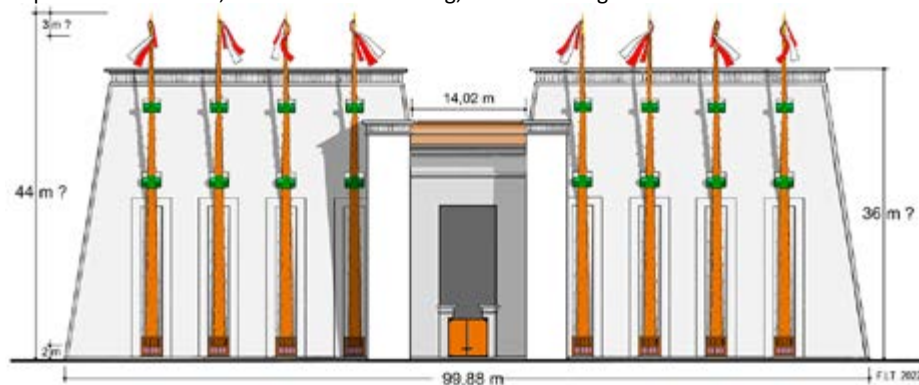


Fig. 2. Les mâts du 2^e pylône de Karnak, constitués de grumes d'environ 40 m de haut fixés par des attaches en bois recouvertes de bronze. La couverture du porche repose sur des poutres de plus de 14 mètres de portée.

Quels sont les arbres qui pouvaient fournir de tels mâts ? Il faut éliminer d'emblée les arbres locaux, comme les palmiers (fig. 3) dont les stipes sont trop souples, les tamaris aux troncs sinueux, les acacias et sycomores qui développent leurs branches en largeur, les perseas et autres arbres fruitiers que l'on taille et qui ne poussent pas en hauteur. Ne disposant pas dans leur pays d'arbres assez grands, les anciens Égyptiens ont monté des expéditions, décrites par les textes comme des exploits, pour s'en procurer ailleurs. D'après les inscriptions, ces bois précieux viennent par bateaux du Liban ou de Cilicie et sont appelés bois-*ash*. Des identifications diverses sont proposées depuis plus d'un siècle par les égyptologues. Ils ont pensé tout d'abord au cèdre du Liban. Son utilisation en Égypte est en effet attestée par des analyses d'objets conservés, des cerceaux ou des navires, par exemple. Mais les troncs des cèdres se terminent rarement en pointe comme les mâts, soit parce qu'ils sont étêtés, soit parce qu'ils se séparent en grosses branches. La forme



Fig. 3. Exemples d'arbres locaux ou étrangers dont le bois pouvait être importé et utilisé dans la construction en Égypte (Clichés Wikipedia ou parasol et de l'auteur).

du pin parasol, proposé récemment comme bois-*ash*, convient encore moins pour constituer des mâts. Les troncs des pins de Cilicie, des mélèzes et de certains cyprès qui se terminent bien en pointe et peuvent atteindre de grandes tailles ont pu être utilisés. Ils ne sont cependant pas toujours aussi rectilignes que les sapins ou les épicéas. Ces derniers ont un atout de plus : leurs nombreuses branches, dont les amorces sont conservées au sommet des mâts, permettaient de

les escalader pour entretenir et remplacer les oriflammes en tissu soumis au vent qui devaient se déchirer fréquemment (fig. 2). Les grumes de très grande taille constituant les mâts des pylônes étaient équarrées sur leur lieu d'abattage avant d'être transportées par bateaux jusqu'en Égypte.

2. Les poutres en bois de grandes portées

D'après des représentations, des maquettes et des textes, il existait des édifices entièrement construits en bois, allant de petits abris démontables pour se protéger du soleil pendant des travaux de plein air à de grandes salles de fêtes à étages. Petit à petit, certains de ces édifices, comme des porches ou des kiosques à colonnes devant des temples en pierre, sont construits également en pierre. Toutefois, afin de pouvoir couvrir de plus grandes portées, les couvertures étaient presque toujours réalisées en bois plutôt qu'en pierre. Des encastremements de poutres en bois soutenant des couvertures légères sont conservés en façade d'édifices (petit temple de Médinet Habou, temple de Khonsou à Karnak, spéos d'Elkab, temple de Douch, etc.).

Depuis deux siècles, des égyptologues s'interrogent ou s'opposent au sujet de l'existence d'une couverture au-dessus des colonnes du kiosque de Taharqa dans la grande cour de Karnak.

Les premiers ont supposé que les colonnes étaient des supports de statues ou ne portaient rien car ils étaient persuadés que les anciens Égyptiens ne pouvaient pas trouver des bois assez longs pour couvrir la distance de 14,05 m séparant les colonnes. Malgré des arguments contraires présentés par d'autres auteurs, comme Borchardt, Hölscher ou Leclant, les images de Karnak, largement diffusées de nos jours par Internet, ne reproduisent jamais un kiosque complet avec une corniche de couronnement et une couverture.

Nous avons vu plus haut que la longueur (env. 40 m) des mâts du 2^e pylône est très largement supérieure à celle des poutres nécessaires pour couvrir le kiosque (moins de 15,50 m). De plus, à Karnak, sur une représentation d'un porche (du II^e ou du III^e pylône), deux couches de poutres en bois sont bien visibles au-dessus du pas-

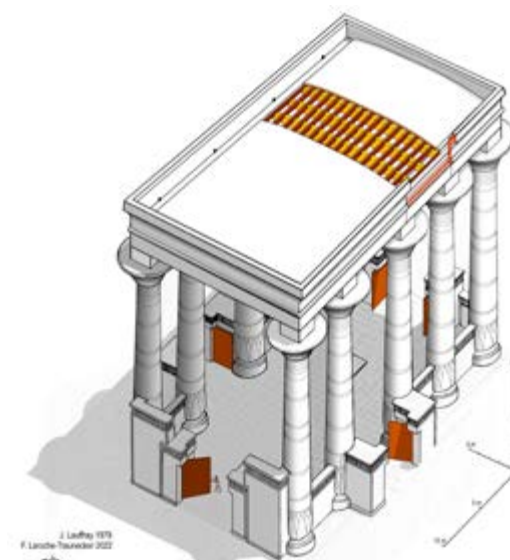


Fig. 4. Le kiosque de Taharqa à Karnak, restitué avec une couverture portée par des poutres bombées de 14 m de portée, ainsi que des vantaux de portes en bois.

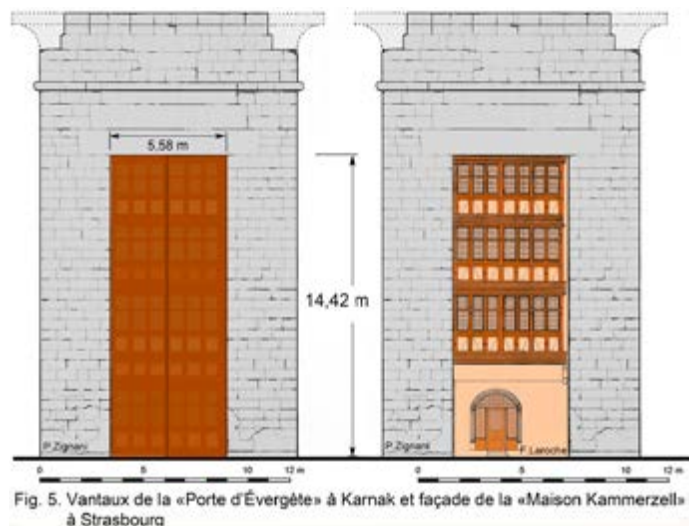
sage de la porte (elles sont reproduites ci-dessus : fig. 2). Leur portée (14,02 m) est la même que celle du kiosque, ce qui prouve que les anciens Égyptiens étaient techniquement capables de le couvrir (fig. 4). Nous avons restitué les dimensions des poutres par un calcul de proportion à partir des encastresments de celles du kiosque de Philae. Le profil supérieur bombé des poutres les plus longues s'inspire de celui du spéos d'Elkab et du kiosque de la terrasse de Dendara. Cette forme bombée de la couverture est représentée sur des images de kiosques et permet l'évacuation des eaux de pluie exceptionnelles.

3. Les vantaux de portes et leur poids.

En Orient et en Égypte ancienne, les portes n'étaient pas constituées, comme les nôtres, de battants fixés par des charnières ou des gonds à des encadrements en bois, ou chambranles. Les vantaux en bois étaient maintenus par un axe vertical s'enfonçant, en bas et en haut, dans des cavités plus ou moins profondes. Au fond des cavités inférieures, des pierres dures, les crapaudines, supportaient les extrémités pointues de l'axe renforcées par des pivots en bronze. Fixés à cet axe, des panneaux horizontaux ou des planches étaient contreventées par des éléments en biais (visibles à Edfou sur des représentations de portes de palais).

Les portes des temples et de leurs enceintes ont atteint des dimensions considérables. Dans la plus grande, celle du 2^e pylône de Karnak, le passage mesurait 19,50 m de haut sur 7,35 m de large. Chacun des deux vantaux devait atteindre 19,80 m de haut sur 4 m de large et peser entre 10 et 15 tonnes. Le maniement de pièces aussi lourdes devenant difficile, on a alors doublé les portes, dont les vantaux pouvaient rester ouverts, en ajoutant des portes plus petites et faciles à manœuvrer : des avant-portes à linteaux interrompus (fig. 2) ou des portillons à claire-voie. La plus grande des portes qui n'a conservé aucune trace d'aménagement de ce genre est la porte dite d'Évergète située au sud du temple de Khonsou. La hauteur du passage est de 14,42 m et sa largeur de 5,58 m. Pour donner une idée de la taille de ses vantaux (14,80 m sur 2,90 m), j'ai dessiné à la même échelle une vue de la maison Kammerzell à Strasbourg (fig. 5). Les vantaux de la porte d'Évergète étaient aussi hauts que le rez-de-chaussée et les trois étages de cette maison bien connue des Alsaciens !

Françoise Laroche-Traunecker



MARCELLE BAUD (1890-1987), UNE SPÉCIALISTE OUBLIÉE DU DESSIN ÉGYPTIEN

Compte rendu de la conférence du 7 mai 2022
de Chim Cholin, master II en égyptologie

Le fond Marcelle Baud du musée Bargoin de Clermont-Ferrand a été redécouvert en 2016 lors du récolement des réserves. Il s'agit d'environ 500 dessins (aquarelles, calques, relevés) et photographies légués par Odile Vaissière, sa dame de compagnie. Une idée d'exposition commence alors à germer, et l'équipe du musée lance des recherches sur cette Marcelle Baud dont on ne sait pas grand-chose. Elles mènent à la découverte de deux autres fonds, qui ont alors fait l'objet de dons au musée, respectivement de 750 et 3000 documents très variés : dessins de tous types, cahiers de formation, correspondance, manuscrits de ses ouvrages, notes diverses sur ses recherches, photographies... L'exposition qui en a résulté, *Traits d'Égypte – Marcelle Baud (1890-1987)*, a tenté de présenter cette égyptologue dessinatrice tombée dans l'oubli, à la fois en retraçant sa carrière professionnelle et en tentant de retrouver quelle femme elle était.



Une formation classique

Marcelle Baud naît le 28 novembre 1890 à Paris dans une famille d'artistes : son père, Antoine Baud, et son grand-père maternel, Numa Morel, sont dessinateurs-enseignants. Ils lui apprennent très tôt le dessin, comme en témoignent ses dessins réalisés en vacances sur la côte bretonne avec son grand-père ou en Auvergne dans la famille de son père. Elle apprécie tellement cette dernière région que Marcelle Baud y achètera une maison (son « havre de paix ») à Mailhat, dans le Puy-de-Dôme en 1936.

Elle commence par suivre des études à l'école de jeunes filles Elisa Lemonnier, puis se dirige vers des études d'art à l'Académie Julian et aux Beaux-Arts de Paris, où elle se distingue par de nombreux prix. À la fin de la première guerre mondiale, elle intègre l'École du Louvre, où elle découvre alors l'égyptologie. Son talent pour le dessin est vite remarqué par ses professeurs, et ce sont deux d'entre eux qui lui obtiennent son premier poste à l'IFAO en tant que dessinatrice en 1921. Elle devient ainsi la première femme attachée à l'Institut sans être toutefois membre scientifique permanent. Dans une interview donnée en 1938, Marcelle Baud répond à la question

« Égyptologue, est-ce un métier de femme ? ». Sa réponse est mitigée : « Une femme peut faire de la recherche, de l'épigraphie, de la philologie, mais diriger un chantier de fouilles, non, notamment par manque d'autorité sur les ouvriers égyptiens ! »

Sa carrière à l'IFAO

Elle débute donc à l'IFAO en 1921, d'abord pour faire le relevé de plusieurs tombes de nobles dans les nécropoles thébaines, notamment celle de Dra Abou el-Naga. Marcelle Baud copie les parois fidèlement, sans remplacer les manques, ce qui donne un état des lieux à un instant précis de l'avancement des dégradations. La comparaison de son travail avec des relevés antérieurs permet d'en percevoir l'évolution. Son travail dans la tombe de Panehesy, prophète d'Amenhotep I est particu-





lièrement précieux, tous les décors montrant le défunt et son épouse ayant été volé depuis... Marcelle Baud réalise également des relevés sur des temples de Karnak à la demande de Georges Foucart, directeur de l'IFAO, représentant la « Belle fête de la Vallée » ou « fête d'Opet », une des fêtes religieuses les plus importantes de l'année sacerdotale. Enfin, une autre mission confiée à Marcelle Baud fut de copier des objets dans divers musées pour les chercheurs de l'IFAO. Elle va ainsi au musée égyptien du Caire, au British Museum, à Leyde, Bruxelles, Paris, Berlin, Lyon, Marseille... Elle travaille pour l'IFAO jusqu'en 1928.

En parallèle de ses missions à l'IFAO, Marcelle Baud travaille sur son mémoire de l'Ecole du Louvre, Les dessins ébauchés de la nécropole thébaine (au temps du Nouvel Empire). Elle copie ainsi tous les dessins inachevés des 335 tombes connues à l'époque dans les nécropoles thébaines, ainsi que divers objets de musées qu'elle compile et analyse dans l'optique d'étudier la technique du dessin égyptien et le processus de décoration des tombes. Après avoir listé et analysé chaque tombe, Marcelle Baud dresse plusieurs observations sur les différentes étapes de création des tombes, sur les règles qui régissent les représentations sur les parois et leurs évolutions, ou encore sur l'organisation et la composition des décors. Elle soutient son mémoire en 1929, pour lequel elle reçoit les félicitations du jury, mais il ne sera publié qu'en 1935, pour des questions financières. En attendant la publication, Georges Foucart veut montrer ce travail, et faire rayonner l'IFAO. Marcelle Baud expose alors ses dessins à Paris en 1926 aux Arts Décoratifs. Présent lors de l'inauguration, Jean Capart, conservateur des Musées royaux du Cinquantenaire, obtient alors que l'exposition soit également présentée à Bruxelles, puis à Leyde.

Une longue amitié avec les égyptologues belges

Marcelle Baud et Jean Capart se sont connus par l'intermédiaire de Marcelle Werbrouck, collègue et protégée de ce dernier. « Les deux Marcelles » se sont rencontrées à l'École du Louvre, point de départ d'une profonde amitié. Elles partagent notamment à plusieurs reprises un logement à Louqsor lors de missions en Haute-Égypte et collaborent sur plusieurs projets, notamment la thèse de Marcelle Werbrouck, *Les pleureuses dans l'Égypte ancienne* (1938), que Marcelle Baud illustre entièrement. Marcelle Werbrouck se rend régulièrement dans la maison de son amie à Maillat en Auvergne, et c'est là qu'elle décédera en 1959. Elles sont toutes deux décrites comme des femmes au caractère affirmé, qualité nécessaire pour s'imposer dans un monde très masculin.

Dès le milieu des années 1920, Marcelle Baud collabore avec Jean Capart, notamment en participant à de nombreuses publications par ses dessins. En 1925, Jean Capart lui demande de faire la reconstitution de la tombe de Nakht pour le musée du Cinquantenaire, où elle était exposée encore récemment. Le succès est tel qu'une deuxième commande lui est passée en 1935, pour la réalisation d'un fac-similé de la tombe d'Amenmose pour le Brooklyn Museum de New-York. Elle n'est malheureusement plus visible aujourd'hui car vendue aux enchères en 2003. L'intérêt de ces deux reconstitutions faites par Marcelle Baud tient dans le fait qu'elle ne s'est pas contentée de reproduire les parois, mais grâce à des relevés antérieurs et à l'aide de sa connaissance approfondie des programmes de décoration



des tombes et du dessin égyptien en général, elle a tenté de remplir les manques et de restituer l'intégralité du décor. La FERE (Fédération égyptologique Reine Elizabeth, fondée par Jean Capart) a également consacré plusieurs expositions à Marcelle Baud, en 1924 et 1926 sur ses dessins et relevés des nécropoles thébaines, et en 1934 sur ses aquarelles de paysages égyptiens.

Un intérêt aussi pour ses contemporains

Au cours de ses nombreux voyages en Égypte, Marcelle Baud a réalisé de nombreuses aquarelles et photographies de paysages et de personnages. Dès 1935 elle est contactée par les éditions Hachettes pour la rédaction d'un guide de voyage, mais le Guide Bleu ne paraît qu'en 1950 à cause de la guerre. Une nouvelle édition est très vite nécessaire à cause des nombreuses découvertes archéologiques et du développement du pays, qu'elle fera en duo avec Magdelaine Parisot. *Égypte, le Nil égyptien et soudanais du delta à Khartoum* paraît en 1956. De plus, à partir des années 1950, Marcelle Baud organise elle-même des visites touristiques pour les membres de la Société française d'archéologie, avec sa dame de compagnie Odile Vaissière. Des bulletins d'inscription, un détail d'itinéraire, de nombreux plans de temples et de tombes témoignent de ces voyages.



Une vie de recherches

Tout au long de ses voyages, en Égypte et dans les musées européens, Marcelle Baud a constamment relevé et copié des reliefs, des objets, des dessins. Tous ces éléments ont nourri sa réflexion sur son principal sujet de recherche : l'art du dessin égyptien et les règles qui y président. Elle publie ainsi à la fin de sa vie son ouvrage majeur : *Le caractère du dessin en Égypte ancienne* à 88 ans. Elle tente d'y décrypter le sens des représentations égyptiennes, qu'elle qualifie de « géométrie descriptive », c'est-à-dire que le scribe tente de traduire l'essence des choses, « ce qui est », et non « ce qu'il voit », comme c'est le cas dans la perspective occidentale. Le scribe tourne autour de l'objet pour en représenter toutes les caractéristiques importantes, son resenti et ses émotions n'entrent pas en ligne de compte. Elle en déduit trois grandes règles :

- La première stipule que « la totalité des caractères de l'objet est exprimée » : toute caractéristique importante pour identifier le sujet sera visible, en associant plusieurs points de vue, à charge au spectateur de reconstituer mentalement l'objet en trois dimensions.
- La deuxième établit que « les éléments du décor sont représentés par rapport à un spectateur mobile », c'est à dire qu'il se déplace virtuellement dans la scène pour l'appréhender dans son entièreté.
- Enfin la troisième règle énonce que « les proportions employées expriment l'idée maîtresse de la scène » : plus un élément est important pour le déroulé de la scène, plus il est grand.

Cette description du dessin égyptien, juste dans son ensemble, et le concept de « géométrie descriptive » ne sont finalement que peu diffusés. En effet, à la même période, la notion « d'as-

pective » est introduite par Emma Brunner-Traut en 1976, et c'est celle-ci qui s'impose au sein de la communauté scientifique. Ces deux notions sont semblables mais pas identiques. La «géométrie descriptive» est une notion aussi utilisée pour l'art cubiste ou pour les dessins d'enfants, elle souligne une dimension narrative du dessin. L'aspective se définit comme une combinaison de différents points de vue dans un même dessin (littéralement «sans perspective»).

L'idée qui prévaut dans le dessin égyptien, qu'il soit au service de l'écriture ou de l'art graphique, c'est la clarté. Le scribe n'est pas considéré comme un créateur, mais comme un fonctionnaire au service de l'Etat qui exécute des schémas imposés, destinés à la survie pour l'éternité. Dans les tombes privées, le décor est, avec le mobilier funéraire, un laissez-passer indispensable pour la vie après la mort. Il n'y a pas en Egypte ancienne d'art pour l'art, rien n'est purement décoratif ou esthétique, tout est fonctionnel. L'image et l'écrit qui l'accompagne ont une fonction performative, ils garantissent un avenir éternel au défunt.

Une vie bien remplie

Marcelle Baud ne s'est pas mariée et elle a passé une bonne partie de sa vie active avec sa dame de compagnie Odile Vaissière. Elle a cependant été très active dans de nombreux domaines. En termes de dessins, elle ne s'est pas arrêtée à l'Égypte antique et contemporaine, elle a aussi réalisé des aquarelles d'Auvergne, des dessins d'Espagne et d'Italie réalisés au cours de congrès archéologiques qu'elle suivait, des illustrations humoristiques de chansons... Elle s'est également investie dans la sauvegarde de l'Église de son village en Auvergne, pour laquelle elle a dessiné une grille de protection, ainsi que deux bannières pour la procession du 15 août, brodées avec les femmes du village. Elle s'est enfin beaucoup engagée dans le mouvement féministe des Soroptimists, un « groupement destiné à défendre et à affirmer l'idéal de la vie professionnelle féminine ». Membre dès 1933 du club de Paris, elle participe à la création des clubs de Bruxelles (1938), Issoire et Clermont-Ferrand (1954). Marcelle Baud s'éteint à Mailhat en 1987, à l'âge de 97 ans.



Marcelle Baud dans les années 1920